

C'est saint Ambroise tantôt arrêtant le grand Théodose sur le seuil de la cathédrale de Milan et reprochant à ce prince le massacre de Thessalonique, tantôt donnant à l'Eglise, par la conversion de saint Augustin, l'un de ses plus fermes défenseurs ; peu après l'illustre évêque d'Hippone étonnera le monde par l'éclat de son génie et l'irrésistible puissance de ses controverses ; c'est saint Jérôme dont la sainteté égale la vaste et profonde érudition ; c'est le grand Basile dont les écrits font trembler les ariens ; c'est saint Grégoire de Naziance dont la parole foudroie les ennemis de l'Eglise ; c'est saint Hilaire de Poitiers dont le savoir et la prédication sont la terreur des hérétiques ; c'est saint Jean Chrysostome dont la brillante éloquence efface celle des orateurs de l'antiquité païenne.

Ecrasés par les rudes coups que lui avaient portés ces vaillants athlètes, l'hérésie, déjà solennellement condamnée à Nicée, s'éteignait peu à peu, la paix semblait devoir renaître, lorsque Pélage et Nestorius essayèrent tour à tour, par leurs erreurs, de déchirer la tunique sans couture du Sauveur, mais les vagues suscitées par la tempête de l'hérésie vinrent se briser contre le roc inébranlable sur lequel Jésus-Christ a bâti son Eglise. La foi apostolique triompha à Ephèse. Plus tard Eutychès imita le funeste exemple donné par les novateurs précédents, mais la grande figure de saint Léon brillait alors sur le trône pontifical et la barque de Pierre surmonta encore une fois l'orage soulevé par l'enfer : les conciles de Chalcedoine et de Constantinople fixèrent définitivement la doctrine catholique sur les points attaqués par l'erreur. Une fois de plus l'Eglise survivait à ses ennemis.

Cependant l'heure de la justice divine vient de sonner pour cette Rome prévaricatrice qui avait répandu à flots le sang des martyrs, pour cette nouvelle Babylone, réceptacle de tous les forfaits, temple immense d'idoles. Ses armées invincibles lui avaient conquis l'univers ; reine et maîtresse du monde, elle croyait sa puissance indestructible, mais la coupe de ses crimes est remplie, elle va boire jusqu'à la lie le calice de la vengeance céleste. Les villes soumises à sa domination sont dévastées, ses provinces lui sont arrachées lambeau par lambeau ; l'orgueilleuse cité de Romulus, la ville des Césars, la métropole de l'univers, la capitale du monde qui, tant de fois, avait salué l'entrée triomphale de ses légions victorieuses, se voit obligée d'ouvrir ses portes à un ennemi vainqueur. O humiliation ! le coursier du farouche Germain qui a fui si souvent devant l'aigle romaine vient enfin s'abreuver dans l'onde du Tibre ; le peuplé septentrion a versé sur l'empire romain le torrent de ses enfants, tout s'engloutit dans les flots envahisseurs : arts, lettres, sciences, richesses, puissance, civilisation, tout, excepté l'Eglise de Jésus-Christ éternelle comme son divin Fondateur.

La ville des Césars est tombée, mais celle de Pierre va s'élever sur ses ruines. Ce ne seront plus des légions qui partiront de la nouvelle cité pour soumettre un royaume, mais des missionnaires qui iront convertir des nations entières à la loi de l'Évangile ; ce ne seront plus des préteurs ou des proconsuls envoyés moins pour gouverner les provinces que pour les piller, mais des évêques qui quitteront la capitale du monde chrétien pour aller

jusqu'aux confins de la terre protéger le faible contre le fort ; ce ne sera plus un décret du Capitole ordonnant une persécution générale que les courriers romains transmettront aux nations, mais une encyclique annonçant au monde une bénédiction papale, un jubilé universel, ou prémunissant la chrétienté contre des doctrines pernicieuses ; ce ne sera plus l'aigle romaine, terreur des nations vaincues, qui dirigera son vol vers des contrées lointaines pour les asservir, mais la croix, signe de salut pour les peuples, qui établira sa domination pacifique de l'Orient à l'Occident.

Cependant parmi les barbares qui s'étaient partagé le territoire de l'empire romain, Dieu s'était choisi un peuple, qui devait être, dans la suite des siècles, le bras droit de son Eglise. Pour mettre à exécution ce dessein, comme toujours, il se servit du faible pour confondre le fort. Clotilde, épouse de Clovis, ange de piété, après avoir prié pendant trois ans pour la conversion de son royal époux, vit enfin ses ardeutes supplications exaucées. Le roi des Francs, encore païen, sur le point d'être vaincu à Tolbiac, se souvient du Dieu de Clotilde et promet de l'adorer s'il remporte la victoire. A l'instant sa prière est entendue, les Allemands prennent la fuite et sont taillés en pièces. Fidèle à sa promesse, Clovis, avec un grand nombre de ses sujets, se fait baptiser à Reims par saint Remi : " Courbe ta tête, fier Sicambre, lui dit le saint vieillard, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré ." Après sa conversion, Clovis demeura fidèle à l'Eglise, noble exemple que ses successeurs ont suivi et qui leur mérita le titre glorieux de fils aînés de l'Eglise et de rois très-chrétiens. O France ! tu es née d'une prière et d'une victoire ; tant que tu as prié tu as été victorieuse ; si tu es tombée aujourd'hui, c'est que tu as cessé d'invoquer le Dieu de Clotilde ; reviens à ta foi et tu retrouveras ta gloire.

Pendant que la France entraînait dans le giron de l'Eglise, un saint grandissait sous l'œil de Dieu dans l'exercice de la prière et de la mortification. Quatre ans s'étaient écoulés depuis que Rome était tombée sous les coups des barbares, lorsque naquit à Nursia en Italie, d'une famille noble et chrétienne, un enfant appelé à devenir le fondateur d'un ordre religieux illustre qui devait sauver du naufrage les monuments du génie humain et conserver au monde la précieuse étincelle de la science. Cet enfant dont la règle allait être dans la suite la base de toutes les institutions monastiques en Occident, cet enfant prédestiné dans les desseins de la Providence à être le sauveur des lettres et l'immortel bienfaiteur de l'Europe civilisée, était saint Benoît. On a beaucoup calomnié et poursuivi les humbles disciples de ce grand homme et tous les ordres religieux en général. Et pourtant quel bien immense n'ont-ils pas fait à la civilisation ? Qui donc a défriché les trois quarts de l'Europe ? Qui nous a conservé les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne qui font l'admiration des siècles ? Ne sont-ce pas précisément ces pauvres moines, ces travailleurs obscurs mais infatigables contre qui Voltaire et tous les impies ont vomi tant d'injures ? En tout temps ils ont rendu à la société des services incalculables, et, aujourd'hui encore, malgré les menaces de la révolution, malgré le déchaînement des pas-